

L'armana

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **54 (1916)**

Heft 40

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212430>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CHANSON DE SAISON

Suite des « Chansons de nos aïeux. »

LA CHASSE.

Chacun de nous a sa folie :
Moi, la chasse est ma passion,
Tontaine, tonton.
C'est un plaisir que je varie
Suivant le lieu, l'occasion,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Tantôt, les perdrix dans la plaine,
Tombent sous mes coups à foison,
Tontaine, tonton.
Tantôt, la troupe au bois m'entraîne,
Tout gibier me plaît, s'il est bon,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Dans les vignes du vieux Silène,
La chasse est de toute saison,
Tontaine, tonton,
Et le plaisir passe la peine,
Car on y laisse sa raison,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Quelquefois, je vais au Parnasse ;
Mais hélas, depuis qu'Apollon,
Tontaine, tonton,
N'a plus le goût pour garde-chasse,
Son domaine est à l'abandon :
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Sur les terres de la Fortune,
Le chasser n'est pas aussi bon,
Tontaine, tonton.
La chasse au vol est trop commune,
Depuis dix ans dans ce canton.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
J'aime à braconner à Cythère ;
Mais du cor j'adoucis le ton,
Tontaine, tonton.
Les Grâces ne se prennent guère
Dans les filets du fanfaron.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
L. PHILIPPON DE LA MADELEINE.

Avec un G. — Un voyageur de commerce d'outre-Rhin, en tournée dans la Suisse romande, descendant précipitamment de sa chambre d'hôtel, à son lever, pour aller au rendez-vous d'affaire que lui avait donné un de ses compatriotes, constate, une fois dans la rue, qu'il a oublié sa cravate.

Apercevant le liftier à une fenêtre de l'hôtel, il l'appelle.

— Eh ! tis-moi, karçone, va dans mon chambre, numéro 15, et tu me lancers mon gravate, que chai ubliée.

Le jeune garçon, facétieux :

— Votre gravate ?

— Fui !

— Avec un g ?

— Mais non, sacrement ! avec un lastique !

Le message du Rhône.

Un de nos lecteurs — il ne signe pas — nous envoie le billet que voici. Il l'a trouvé dit-il, en allant pêcher au lac. Ce billet était enfermé dans une bouteille sur laquelle était encore collée une étiquette de « Fendant du Valais. »

Voici le texte du billet en question :

« Deux chasseurs perdus à la mêlée de la Grande Eau, bredouilles après 5 heures ½ de rude turbin ont dégusté quand même avec plaisir le contenu de cette fiole, qu'ils confient — la fiole — au Rhône rapide et diligent, afin qu'il porte de leurs nouvelles au pays civilisé quoique neutre, *pas neutral*, oh ! non non merci ! — 23. IX. 15. »

L'armana. — L'oncle Abram cherchait dans l'almanach le tarif des dépêches.

— Alo, dis-voï, Henriette, peux-tu penser qu'y a pas, dans l'armana, le tarif du télégraphe !

— Mais, gros nia-niou, sais-tu pas que le télégraphe a été inventé après les armanas !

— Aah !... c'est vrai !

La maison Süeberlin et Pfeiffer, S.-A., à Vevey, vient d'éditer une série de 6 *cartes postales*, soigneusement imprimées sur carton mat chamois, qui feront la joie des enfants... et des grandes personnes.

Des enfants, parce qu'elles sont inspirées des *Contes de Perrault* ; des grandes personnes, parce que ces cartes sont signées des deux noms bien connus : Daniel et David Burnand.

Les originaux de ces cartes décorent la Salle de jeux de la *Clinique Infantile du Docteur Combe*, qui vient d'être installée dans la Nouvelle Maternité à Lausanne.

La tsivra daô Pontet.

L'é casu adé elliao tzaneros dé pétaquins que portont lu tzapé su l'oroille, ein sé dégoûseint coumeint deï vouépés su on pere pourri et que s'ein crayont mē que 'na dzenelhe que n'a rein qu'on pudzin, que font lo mē dé fourgatzēs po se fère fotrē dé leu.

Quand on accutē lao bliaya seimblē que sāvont tot et que cognāssont tis lē metis ; tzerroton, cousenāi, tapa-seillon, taupi et tot cein que vo voudraī, ein on mot, l'é destrā dé lē zourē ! Cliaū zétrairus dincē qu'ont étā pē Paris, n'ont pas plietolet zu passa la frontière que l'ont perdu lo goût dao là ; lao faut dao polet avouē lo champagne, mā l'amēront lo fifa avouē deī verros asse grands que deī pressēs dē tzē.

Poosculē qu'ētaī dince, reveniaī onna demein-dze né dé pē la Coūta avouē onna semotaye dé la metzance Arrevā ao Pontet, pas quiestfon d'alla lēvē sein fērē on petit refon.

Deī fāceux, qu'aviont pedi de li, l'on met à l'étrāblo, deī onna bouna nita de paille, der-raī 'na tshivra.

La cabra n'ētaī pas conteinta dé ce vesin, que lēi socliavē trao fō contrē lē dzerrets, et le lēi breinavē la quiaū su lo porta-pipa.

Quand ce marēdzō a zu doura on momeint, noutron cō que s'é crayāi ftrē tzi lo razārē s'e met à derē :

« Ora, l'é prāo savouna, vo faut raza. » H.

Passez seulement ! — L'automne est là... Le pasteur a du retard pour se rendre à l'annexe. Il gagnerait bien cinq minutes en coupant droit par le pré de Jean-Louis. Mais l'herbe est encore joliment haute... Voici d'ailleurs le propriétaire :

— Dites donc, Jean-Louis, pourrais-je pas traverser votre pré ?

— Oh ! là, oui, M. le ministre ! on disait justement ce matin avec la Jeannette, qu'on y voulait mettre les bêtes : allez seulement !

COINS DE CHEZ NOUS

A la Vouëgnaz.

C'est dans l'enchantement d'un beau jour d'été qu'il faut le voir, le pittoresque valon de la Vouëgnaz. Il n'a guère plus d'un kilomètre de longueur, il est modeste et discret, il n'attire pas les regards, et c'est cela même qui fait son charme.

Au pied du Suchet, à égale distance des villages de l'Abergement et de Sergey, le Mujon prend sa source. Il longe des haies, traverse des prés et passe sous un vieux pont de bois ; c'est là qu'on distingue les ruines de la scierie de la Vouëgnaz, qu'un incendie détruisit en décembre dernier. Ce n'est plus qu'un monceau de pierres entre quelques vieux murs noircis et chancelants. A partir du vieux pont de bois, le Mujon saute brusquement en trois petites cascades dans le petit vallon de la Vouëgnaz, qu'il remplit du bruit de son eau chantante et tumultueuse.

De tous côtés, des collines l'environnent, sur les pentes desquelles l'herbe fleurie ondule au moindre souffle du vent. La plus haute est surmontée d'un bouquet de bois, où les pins dominent. On distingue nettement leurs troncs lisses d'un jaune roux et leurs longues aiguilles d'un vert sombre. Parfois un renard s'en échappe ;

son poil fauve se confond avec les hautes herbes ; en quelques bonds, il disparaît dans le valon. Des corbeaux nichent dans le voisinage et, là-haut, dans le ciel bleu pâle, un épervier plane, guettant sa proie. Sur les hauteurs d'en face, les dernières maisons de Sergey montrent leurs toits bruns d'où s'échappe un peu de fumée ; des chemins vicinaux et des sentiers descendent jusqu'à la petite rivière, tandis qu'à l'occident, l'énorme masse du Suchet ferme l'horizon.

C'est là, dans ce petit pays, bien à soi, bien isolé, séparé, semble-t-il, du reste du monde, que coule le Mujon. Son eau limpide rejaillit sur les pierres moussues, creuse son lit entre les racines tordues des aulnes verts et des frênes, puis s'enfonce dans des retraites profondes où le soleil n'arrive pas à percer l'épaisseur du feuillage. Après un temps d'arrêt, l'eau reprend sa course ; elle court maintenant sur un lit de cailloux polis ; elle entraîne avec elle des herbes sèches et balance les roseaux jauniss par l'hiver. Au bord de l'eau, les reines des prés vont épanouir leurs panaches blancs, tandis que les iris jaunes se flétrissent déjà. Et dans ces fleurs, et dans ces herbes, et dans ces jeunes arbres qui bordent les deux rives, vit tout un peuple d'insectes et d'oiseaux accoutumés au bruit monotone de la rivière. Une vie prodigieuse anime ce petit vallon en cette saison d'été : vie animale et vie végétale. Mais toute chose a une fin. Déjà au bas des collines, les foins sont fauchés et les « chiron » s'alignent dans un ordre impeccable. Puis, à mesure que les saisons passeront, les oiseaux quitteront ces lieux et les insectes disparaîtront.

Brusquement, le vallon s'élargit. Les collines sont plus hautes et, sur leurs pentes, voici le vignoble de Valleyres-sous-Rances. Alors le Mujon cesse de faire entendre son léger clapotis ou le bruit sourd de ses cascades, pour se précipiter dans le canal qui actionne le moulin agricole. Dans l'échancrure de la petite vallée, on aperçoit la plaine de l'Orbe et, plus loin, les collines du Montélaz, qui se détachent toutes vertes sur le ciel bleu.

(Journal d'Yverdon.)

JEAN DES SAPINS.

Dévant de modā. — Po corattā pē lē velē, pē lē campagnē et lē montagnē, faut laissī à l'ottō lē cousin. On pāo onco se passā de la fenna. Mā, dévant de modā, faut pas d'obliā d'einfattā deīn la catzetta stu prin lāivro qu'on lāi de l'Horaire dāo major Davel¹.

L'anse du panier. — Mme R..., à une cuisinière qui vient se présenter :

— Vous n'aurez pas grand ouvrage à la maison, je fais mon marché moi-même.

La cuisinière avec dignité :

— Alors, c'est donc madame qui profite des petites gratifications ?

Au tribunal :

Le président. — Votre âge, madame ?

La dame. — Oh ! l'âge que vous voudrez, monsieur !

Le président. — Quarante-cinq ans... Votre profession ?

La dame. — Pardon, pardon, monsieur !... Vous vous trompez de dix ans !

Le président. — Bien ; cinquante-cinq ans... Votre demeure ?

La dame, furieuse. — Mais, monsieur, je vous jure que je n'ai que trente-cinq ans !

Le président. — Enfin !...

¹ Édité et imprimé par les Hoirs d'Adrien Borgeaud à Lausanne.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.
Albert DUPUIS, successeur.